

CHRISTOPHE VITAL

LE DOUBLE DE LAYA

Témoin de la vie des autres

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-858-9

Dépôt légal : novembre 2023

Chapitre I

Il m'a donné la vie ;

Je me suis éveillée, d'abord dans un brouillard, je le distinguais à peine. Et peu à peu j'ai pris conscience de moi-même, que j'étais en train de naître. Lui était face à moi, légèrement de profil, il se retournait vers elle. Puis il trempait les poils de son pinceau dans l'une des pâtes de sa palette, il le portait sur moi. J'étais parcourue de frissons lorsqu'il l'appliquait sur mon cou, sur mon épaule.

Elle, étendue, nue, fermait parfois les yeux.

un moment, elle lui a dit :

— Léon, j'ai froid...

Lui n'avait pas froid, bien au contraire, de la sueur perlait sur son front qu'il essuyait avec le manche de sa blouse. Il devait avoir de la fièvre. Brûlant du désir de me donner vie.

Elle répéta.

— Léon, j'ai froid.

Il fit une grimace tandis qu'une mouche venait de virevolter autour de lui. Il était agacé... ce n'était pas le moment cette sale mouche !

Il se retourna, il voulait vérifier quelque chose... le cheveu n'est-il pas trop ?... Il vit qu'elle tremblait.

— Il faut que tu tiennes Laya, c'est presque bon... tiens encore !

Il disait cela avec un tel ton qu'elle ne pouvait qu'obéir.

Et moi j'avais hâte qu'il termine., je percevais à présent les odeurs, c'était fort, enivrant.

Il posa sa palette un court instant sur le rebord d'une table encombrée de mille choses, il s'essuya les mains dans un

chiffon qui avait été blanc, prit une bouteille dont il porta le goulot à ses lèvres, il but par petites gorgées, faisant à chaque fois un gloussement étrange avec sa gorge. Il la reposa, laissant sur le verre les traces de ses doigts et de sa paume, un mélange de vert, de rouge... ces couleurs et d'autres encore étaient partout, sur sa blouse, sur ses mains, il y en avait même un peu sur le bout de son nez !

Il reprit sa palette. Elle, je ne la voyais que lorsqu'il se retournait... la mouche était à présent après elle.

— Mais bon Dieu ! d'où sort-elle cette sacrée mouche ?

Il reprit néanmoins son travail. Il fit, lâchant son pinceau, deux ou trois fois, un moulinet avec ses bras pour chasser l'insecte qui venait à présent se poser sur la table.

Celui qui était en quelque sorte mon père était un assez bel homme, brun, les yeux d'un noir profond. Quelques rides naissantes sur le front, une petite moustache mal taillée, un peu broussailleuse et sous des lèvres un peu cachées sous ce buisson, une barbichette qui allongeait son visage. Il était grand, mince.

Il changea soudain d'expression, après l'agacement, l'air maussade, il eut un sourire, cligna les yeux, il recula de deux ou trois mètres, me contempla longuement. J'entendis la jeune femme, derrière lui, demander d'une voix de petite fille, un peu impatiente :

— C'est bon ? C'est fini ?

Il se retourna vers elle.

— Oui, c'est fait !

Elle se leva, s'enroula dans une couverture de laine et la retenant de ses deux mains, elle se hissa sur la pointe des pieds, pour regarder derrière l'épaule de l'homme. Elle me dévisagea en frottant tendrement sa joue contre la sienne.

— Alors ? demanda-t-il, ça valait le coup de souffrir un peu ?

— C'est pas mal... répondit-elle d'un air moqueur.

— Petite salope ! C'est un chef-d'œuvre !

En se retournant brusquement, il voulut arracher la couverture, la jeune femme se débattait.

— Tu n’es qu’une petite salope ! lui dit-il encore en riant, tu n’y connais rien à l’art ! je te dis que c’est un chef-d’œuvre !

— Prétentieux !

En même temps, il tirait encore sur la couverture, elle essaya de lui échapper tout en lui répétant plusieurs fois :

— C’est moi le chef-d’œuvre !

Ils chahutèrent ainsi un moment, il eut raison de la couverture, elle était à nouveau nue, il l’enlaça, lui fit perdre l’équilibre.

— Ne me touche pas avec tes sales pattes pleines de peinture !

Alors, il l’entraîna vers la table, attrapa le dernier pinceau qu’il venait d’utiliser et la barbouilla de couleurs.

Elle se débattait en riant aux éclats, les joues et les seins ainsi peinturlurés puis ils se sont effondrés dans un corps à corps sur le sol. Lui sur elle. Elle se laissa faire. Il lui fit l’amour d’abord sauvagement puis plus tendrement.

— Je t’aime mon petit chef d’œuvre ! lui murmurait-il en la couvrant de baisers, si tu savais comme je t’aime !

Lorsqu’elle eut joui, presque aussitôt après lui, elle me regarda et lui également.

— Je crois que c’est le meilleur portrait que tu n’aies jamais fait de moi...

Je vis que ce compliment le touchait profondément, je le compris encore plus ensuite, venant d’elle, quand j’eus appris à la connaître. Y eut-il même un début de larme dans ses yeux noirs ?

Quant à moi, encore tout engourdie, j’étais aussi émue que l’on me trouvât belle, ne sachant pas encore ce que j’étais réellement. Comme pour répondre à mon interrogation, il fit rouler le chevalet sur lequel il m’avait donné naissance jusqu’à l’emplacement où j’allais désormais demeurer, bien en vue, presque au centre de la pièce, face à la cheminée au-dessus de laquelle était une grande glace. Je pus ainsi me voir. J’étais tout simplement le double de Laya. La jeune femme qui tout à l’heure posait nue sur un sofa.

Le lendemain, il trempa à nouveau son pinceau dans un beau vermillon et lentement, avec délectation, cette fois fier

de son travail, il traça en bas à droite en lettres majuscules les six lettres de son nom : DUPOIX et allongea la patte gauche du x comme une virgule, l'achevant par un point. Puis, à côté, il ajouta encore les deux derniers chiffres de ma date de naissance : 95.

Léon Jean Baptiste Armand Félix Dupoix, telle était l'identité de celui qui me donna la vie.

Il était issu d'une famille farouchement anticléricale, ainsi, ses cinq prénoms, contrairement à la plupart de ses congénères, ne comportaient pas celui de Marie. Le premier : LÉON avait été choisi par sa grand-mère maternelle Léonie qui avait une grande emprise sur sa fille ; d'ailleurs il en allait de même pour les quatre autres prénoms : Jean était le prénom de son mari, Baptiste celui de son père, Armand était un rappel de la tante Armande et Félix était le prénom de l'oncle maternel. Mon géniteur aimait ainsi décliner la farandole de ses prénoms, il trouvait que cela faisait « chic ». C'est ainsi qu'il figurait sur ses cartes de visite et sur la plaque en cuivre qu'il avait apposée dans l'entrée de l'immeuble, près des boîtes aux lettres. Néanmoins, quand il signait ses œuvres il se contentait de son seul nom de famille.

De son enfance, je ne savais pas grand-chose si ce n'était qu'il naquit à Nantes dans une grande bâtisse, mais du côté de l'arrière-cour, sur le quai de la Fosse que l'on avait poétiquement baptisé « le quai de la fesse » du fait que, donnant sur le port, il était essentiellement bordé de tavernes dans lesquelles les marins venaient se changer les idées avec des filles de joie entre deux chopines de gros plant. Ses parents étaient menuisiers et fabriquaient des meubles en bois exotique que les bateaux déchargeaient en provenance des Antilles. D'ailleurs, la commode galbée à trois tiroirs qui se trouvait au fond de l'atelier était l'œuvre de la fabrique Dupoix.

Très tôt, Léon qui chipait tous les crayons de son père montra de grandes dispositions pour le dessin, on lui prodigua des cours particuliers puis, devant l'insistance de son professeur, il fut mis une année en pension à Angers chez un

parent libraire qui avait des connaissances dans les milieux artistiques. Cet ardent bibliophile l'initia à la gravure à l'eau-forte. Étant l'aîné et le seul garçon, il devait en toute logique prendre un jour la tête de l'entreprise familiale. À l'issue de ses études secondaires, il avait été placé de force en 1869 à l'Institut Livet de Nantes, on y dispensait notamment des cours de dessin appliqué qui, selon son père, serait plus utile pour le futur patron qui pourrait ainsi dessiner des modèles, car il ne lui paraissait pas nécessaire qu'il ait à manier lui-même rabots et ciseaux, il y avait des ouvriers pour cela.

Mais Léon rêvait à autre chose : partir pour la capitale pour devenir peintre ! Les événements qui avaient précipité la chute de l'Empereur, la Commune et le siège de Paris furent pour son père d'heureux prétextes pour le retenir auprès de lui. Néanmoins, lorsque la paix fut enfin revenue et que la capitale reprit une vie normale, le jeune homme finit par obtenir gain de cause. Ses trois sœurs Noémie, Marguerite et Rose étaient encore adolescentes et Baptiste Dupoix dut se résoudre à forger le projet de marier l'une d'elles à un homme capable de prendre en temps voulu la succession des affaires. Tout cela avait eu pour effet de tiédir les relations entre Léon et ses parents. Depuis plusieurs années, ils ne s'écrivaient plus qu'une courte lettre pour la nouvelle année. Baptiste et Félicie Dupoix n'étaient *montés à Paris* voir leur fils qu'au moment de la grande exposition universelle de 1889, puisque l'entreprise présentait quelques meubles dans l'un des pavillons. C'est de ce passage que datait une petite tour Eiffel qui était exposée sur le plateau de la commode de l'atelier. J'avais aperçu une première fois la vraie tour lorsqu'un jour, Laya, ayant entrepris un grand ménage, avait fait rouler le chevallet que je ne quittais jamais, jusque dans la petite pièce qui servait de cuisine avec une fenêtre donnant sur les toits de Paris, j'avais vu son long cou et sa tête ronde se détacher sur le ciel, comme un clocher pareil à aucun autre. J'avais souvent entendu Dupoix se moquer de cette « monstrueuse horreur » que l'on avait laissée depuis l'exposition. *De la ferraille rien que de la ferraille ! Pour enlaidir Paris !*

Léon ne s'intéressait pas plus à ses sœurs, Rose la plus jeune était devenue institutrice, Marguerite avait épousé un officier de marine marchande, Noémie, l'aînée, avait été mariée au fils d'un artisan miroitier, ce qui avait permis de réunir les deux entreprises devenues *Dupoix Marchand et Cie*. Léon éprouvait une forte animosité pour le couple, d'autant que l'époux était extrêmement pédant et avait fait de Noémie, selon les termes de son frère, une « petite bourgeoise qui ne savait faire que des mioches aussi moches qu'elle », elle avait en effet cinq garçons. Lors de son mariage, sans même se déplacer, il s'était fendu d'un portrait d'après photographie qu'il avait bâclé.

Arrivé à Paris, le jeune homme était entré à l'Académie Julian. Ainsi s'ouvrait pour Jean Baptiste Armand Félix Dupoix une carrière d'artiste peintre !

Il racontait dans les menus détails avec un brin de nostalgie ses années de jeunesse, à l'Académie, il fréquentait l'atelier du passage des Panoramas, à Montmartre, il y avait là des jeunes gens de tous horizons, Parisiens fortunés, provinciaux sans le sou, étrangers que Paris attirait comme un aimant, car on y comptait les plus grands artistes. L'Académie avait été créée à Montmartre, en 1868 par Rodolphe Julian ; fort de son succès, il avait peu à peu ouvert de nouveaux ateliers qui ne désemplissaient pas. À cette époque, les artistes étaient de plus en plus nombreux, de telle sorte que l'École des Beaux-Arts n'était pour la plupart qu'un rêve inaccessible. L'Académie leur permettait de suivre un enseignement parallèle. Et surtout, Julian avait autorisé l'entrée des femmes ! Léon qui était plutôt coureur de jupons y trouva son affaire. Mais il avait surtout jeté ses dévolus sur l'un des modèles de l'atelier, lorsqu'il en évoquait le souvenir avec ses anciens camarades d'atelier qu'il invitait à boire un coup, il aimait se lancer dans des histoires grivoises lorsque les verres avaient été plusieurs fois remplis et vidés cul sec. « Vous vous souvenez de ma petite poupée ? Celle qu'on appelait la fille du dictionnaire ? Quel cul ! Et ces seins comme des melons de Cavaillon ! Lorsqu'elle posait sur son estrade, j'avais la queue dressée !

Et je sais que je n'étais pas le seul !, vous vous souvenez de ce vieux maître qui passait derrière nous pour nous corriger ? Il jetait des regards furtifs par-dessus ses lorgnons sur la créature puis comparaît avec notre parfois médiocre travail et grognait : *pas possible d'esquinter une telle beauté ! Bon Dieu ! Appliquez-vous !* », les anciens élèves s'esclaffaient, se tapaient les cuisses, Léon poursuivait, les joues empourprées, de la couleur du vin qu'il buvait à longues gorgées, « Vous souvenez vous de ce pauvre Canadien qui peignait comme un gosse de trois ans, c'était d'un moche ! et Bouguereau, ce bon vieux maître qui enrageait : *vous lui avez fait des seins même pas ronds ! Ne la vieillissez pas mon vieux ! des seins comme ça, elle les aura à quatre-vingts ans après avoir donné la tétée à dix rejetons ! Le nu, mon pauvre ami ! Le nu n'est pas pour vous ! Faites dans la nature morte et même là, vous ferez des poires en forme de banane !* » Et tout ce monde gloussait...

« Raconte-nous comment tu l'as montée la première fois !, lui demandait l'un de ses compères ! » Et Maître Léon Jean Baptiste Arland Félix Dupoix, décrivait par le menu détail comment il avait fait des clins d'œil à ce joli modèle qui s'appelait Alice, qu'il l'avait invitée un soir en sortant de l'atelier à faire quelques pas dans le passage des Panoramas. Comme la galerie était déserte à cette heure tardive, il l'avait embrassée goulûment, avait troussé son jupon qui ne cachait rien en dessous, « je l'ai baisée là, debout, contre la vitrine... je n'avais pas vu que la femme du petit libraire que l'on appelait *la bonne sœur*, tant elle avait l'air coincée, était encore là... alors que je baisais mon modèle, à grands coups de trique, qu'elle gémissait sous mes ardeurs, il y eut soudain le tintement de la porte de la boutique, la bonne femme sortit comme une furie, et me jeta un énorme dictionnaire. Je reçus le bouquin sur le crâne et m'effondrais, paraît-il, car je ne me souviens de rien ! Je me suis retrouvé sur un banc, entouré de deux gardiens de la paix, une jeune infirmière me tapotait les joues : "*eh bien mon garçon ! vous revenez à nous !*", elle avait les mains pleines de sang, j'ai su plus tard que le dictionnaire que j'avais reçu sur le front n'était pas la cause de mon malaise, mais le choc m'avait fait perdre l'équilibre et en tombant, je m'étais fracassé le

crâne sur le dallage de la galerie ! J'ai perdu connaissance jusqu'à ce que l'on me transporte sur un banc, dehors, sous un réverbère ; je saignais comme un bœuf, une infirmière qui passait par bonheur par là avait tenté d'arrêter l'hémorragie, j'étais revenu à moi plusieurs minutes après. Comment m'a-t-elle réanimé ? Ma foi, peut-être en me faisant le bouche-à-bouche !!! (Léon se mettait à rire, heureux de l'effet qu'il produisait auprès de l'assistance puis reprenait le récit de ses exploits...) L'un des gardiens de la paix, un gros rougeot "avé" l'accent du Midi me dit alors : *"Vous avez de la chance ! on pourrait vous embarquer pour atteinte à la pudeur mon gre-daing ! Ça ira pour cette fois peuchère ! vous avez été bien puni ! Quant à votre amoureuse, on va l'embarquer pour faire le tapaing sur la voie publique !..."*. Je me suis alors redressé, prenant difficilement appui sur les deux coudes et j'ai cherché à droite, à gauche... Alice était à quelques mètres de là, un autre gardien de la paix la maintenait vigoureusement, elle pleurnichait... J'ai alors supplié les gars de la maréchaussée : Non je vous en prie ! cette fille est ma fiancée, nous allons nous marier le mois prochain, je vous demande pardon, nous sommes tellement amoureux !!!!, il faut croire que mon plaidoyer a dû les convaincre... On s'en est retournés, elle me tenait le bras... puis au coin de la rue, elle m'a posé un baiser sur la joue : *"Bonsoir, mon petit fiancé, me dit-elle avec un petit éclat de rire, je pense que pour ce soir ça suffit ???"* en s'éloignant, elle s'est retournée et m'a lancé : *"c'était bien !"...* Le lendemain, pendant le cours de copie, dès le début de la séance, nos regards se sont évidemment croisés... elle s'est mise à pouffer de rire. Le professeur s'est alors écrié : *"allons, mademoiselle !"...* mais, Alice ne pouvait plus s'arrêter, partie dans un de ces fous rires qui donnent mal au ventre ! elle se tordait, revoyant la scène de la veille ! *"Mademoiselle, je vous prie, calmez-vous et reprenez la pose !"...* Le modèle demanda la permission de se retirer un moment au cabinet, je crois bien qu'elle avait commencé à pisser ! ».

L'auditoire de Léon était aux anges ! Combien de fois ai-je entendu ce récit avec quelques variantes, car mon maître

n'était pas avare de broderies et de fioritures qui lui donnaient à chaque fois un peu plus de relief.

Toujours est-il que *la fille au dictionnaire* était devenue sa maîtresse, ils avaient partagé tous deux une soupente en haut de la butte Montmartre. Comme les poses à l'académie ne payaient guère, Alice allait vendre des fleurs à l'entrée du Père-Lachaise. Quant à Léon, il partageait son temps (du moins le racontait-il ainsi) entre les cours, quelques sorties hors de Paris sur les rives de la Bièvre à peindre et les beuveries nocturnes avec quelques camarades d'atelier ; une bande de joyeux lurons qui avaient créé une petite fanfare à laquelle Léon participait en jouant du tambour. Défilés bruyants, charivaris, plaisanteries de plus ou moins mauvais goût constituaient le menu de cette bande de fêtards. Les chats des alentours se sauvaient à leur passage, craignant pour leur queue, les clochards se cachant pour ne pas recevoir un seau d'eau sur la tête... Voilà ce que fut cette première année d'artiste !

De cette époque, le portrait d'Alice était encore là, accroché à l'un des murs de l'atelier, à ma droite. La jeune femme, nue, était assise à califourchon sur une chaise, le menton appuyé sur les mains posées sur le dossier. Derrière elle, l'artiste avait peint dans la pénombre une bibliothèque pleine de livres. Sans doute une allusion à l'« affaire du dictionnaire » ! Je trouvais cette attitude vulgaire. Laya, c'était tout de même autre chose ! Comment avait-il pu s'enticher de cette fille ? Il est vrai que ses formes généreuses, ses rondeurs pouvaient inspirer les artistes... Mais je dois vous avouer qu'Alice m'inspirait peu de sympathie et que j'évitais de croiser son regard. Cette histoire appartenait à un passé qui n'était pas le mien.

L'atelier de mon père était situé au sixième étage d'un immeuble au 254 de la rue Vaugirard ; je reconnaissais son pas lourd dans l'escalier branlant et craquant du dernier étage, son souffle d'homme maladif. La clef peinait à tourner dans une serrure capricieuse, la porte s'ouvrait enfin, ainsi apparaissait la silhouette longiligne de Léon Dupoix, enveloppé dans une grande cape noire, coiffé d'un large béret de marin. Il tenait à la main une canne à pommeau d'argent zoomorphe.

D'un large geste, il se débarrassait de sa cape et de son couvre-chef qu'il lançait sur une petite banquette située dans l'entrée. Puis, planté au milieu de la pièce, il demeurait un instant, immobile, contemplant d'un air satisfait ses œuvres et son domaine.

L'atelier était constitué d'une vaste pièce dotée d'un éclairage zénithal grâce à une grande verrière sous laquelle était installé un système de voilages que Léon Dupoix manœuvrait avec une corde et une poulie lorsque le soleil était trop fort en plein été. Le sol était un parquet qui fut jadis ciré et qui était pratiquement recouvert de peinture, comme une grande palette que cachaient en partie deux tapis persans effrangés. On y reconnaissait là les couleurs préférées de l'artiste et parmi elles une gamme fort étendue de rouge. Le long du mur du fond, un sofa recouvert d'un tissu jaune servait souvent pour la pause des modèles. Un paravent japonais était situé dans un angle, à proximité du sofa, et dissimulait le lit de mon père. Près du sofa, une petite table basse en marqueteries rapportée d'un voyage au Maroc portait un grand plateau de cuivre ciselé sur lequel était posé un narguilé. Au mur, une horloge au cadran émaillé et quelques gravures anciennes ainsi qu'une photographie. Dans l'angle opposé, la commode nantaise était couverte d'un fatras indescriptible, les tiroirs rarement fermés étaient remplis de chemises et de vêtements froissés. Le long d'un grand mur, Léon Dupoix avait confectionné d'immenses étagères dans lesquelles étaient entreposées des toiles classées par formats : sur les rayonnages du haut étaient entassés des cartons à dessins trop remplis. Au-dessus d'une petite cheminée couverte d'une tablette de marbre veiné, une lampe à pétrole et deux grands candélabres étaient disposés, elle était surmontée d'un grand miroir provenant également de la fabrique Dupoix.

Le long du mur de l'entrée, une porte donnait sur une petite cuisine, un grand poêle Godin était placé presque dans l'angle. L'hiver, chaque soir, Léon Dupoix descendait à la cave pour remonter un seau de charbon et pestait après les escaliers, la corvée d'eau était moins pénible, un évier était à la disposition des locataires ainsi que des latrines dans le couloir

qui desservait le cinquième étage, l'artiste allait y remplir son broc pour la toilette et y nettoyait ses brosses et ses pinceaux, ce qui mettait en fureur la voisine du dessous, la cage d'escalier retentissait de ses hurlements. Un tub de zinc et un porte-serviette en fer émaillé étaient utilisés pour les ablutions matinales.

Enfin, le long du dernier mur, étaient alignés plusieurs chevalets sur lesquels les œuvres en cours attendaient leur achèvement. Des peintures étaient également accrochées au mur. Une grande table à tiroirs était encombrée de tubes de couleur, de pots remplis de pinceaux, de brosses, de chiffons, de couteaux, de bouteilles et flacons de vernis et d'huile et de la grande palette de forme ovale recouverte d'épaisses couches de pigments multicolores.

Au beau milieu de cet ensemble, je trônais, solidement fixé sur un grand chevalet à crémaillère ; le grand miroir se trouvait juste en face, sur le mur opposé tant et si bien que je pouvais m'y contempler pendant de longues heures lorsque je sortais de ma somnolence.

Je suis de format « paysage » et je mesure très exactement un mètre soixante-sept de large et un mètre vingt-sept centimètres de hauteur – format exact de mon châssis à clef. J'ai été peinte à l'huile sur une belle toile à grain fin. Je suis le double de Laya.

